

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



CHACUN SON MÉTIER

"Nō sutor supra crepidam."

Puisqu'enfin votre immense et basse jalousie
Est lasse d'étaler sa sottie frénésie
Sous tous les firmaments ;
Maintenant que vos cris n'emplissent plus
l'espace ;
Que sous un ciel plus pur encore une fois passe
Le souffle du bon sens ;

Anglais, Yankés, Germain, amis du Juif
[sordide]
Qui trahit pour de l'or la nation splendide
Dont vous êtes jaloux ;
Fiers peuples qui régnent sur le fer et la houille,
Et ne soupçonnez pas la tare qui vous souille,
Allons, écoutez-nous !

Restez à vos fourneaux, restez à vos machines,
Fondez votre veau d'or, et courbez vos échine
Devant ses noirs autels ;
Vautrez-vous à loisir dans vos sales richesses,
De l'esprit oubliant la céleste noblesse
Et les droits immortels ;

Mangez votre bifteck et videz votre coupe,
Recherchez le sommeil qu'un hoquet entre-
Goûtez votre bonheur ; [coupe,
Méprisez fortement les peuples imbéciles
Qui gardent le souci des vertus difficiles
Et des lois de l'honneur ;

Ne reconnaissez plus que la force physique,
Criez ce dernier mot de votre politique
A l'univers entier ;
Ecrasez sans pitié du poids de la matière
Tout droit qui contre vous n'a plus que sa
C'est là votre métier. [prière :

Mais quand le genre humain, affamé de
[justice,
Dans un triste procès qu'embrouille la malice
Recherchera le droit ;
De grâce, écarterez-vous de ces grandes assises :
De vous y voir siéger les nations surprises
Vous montreraient du doigt.

Gardez dans votre coin le plus complet
[silence ;
Qu'elle vous plaise ou non, acceptez la sen-
Fruit de ces longs débats. [tence
Taisez-vous ! taisez-vous ! ayez cette sagesse.
De la justice il est telle délicatesse.
Où vous n'atteignez pas.

Quand vous aurez souffert pour quelque noble
[cause
Et pour l'humanité fait enfin quelque chose
Sans vous faire payer ;
Quand avec votre sang, en un doux sacrifice,
Vous aurez répandu de l'or pour la justice,
LargeMENT, sans compter :

Alors vous serez prêts pour un plus noble
[rôle,
Et vous aurez l'honneur de prendre la parole
Au nom des opprimés.
Jusqu'à là soyez forts, et pour vous rendre
[aimables,
Montrez à l'univers vos muscles redoutables,
Et puis... disparaissent.

DERFLA.

SALUT DE LA LYRE

Une mère, c'est plus que la moitié de soi :
C'est la moelle du cœur et c'est le sang de
[l'âme ;
Sur les maux d'ici-bas c'est un divin dictame ;
C'est un trésor d'amour en qui tout homme a
[foi.

La vôtre fut encore une grande chrétienne
Qui sut dans son foyer faire germer le ciel.
Sa voix où la sagesse avait versé son miel
Epancha largement dans votre âme la sienne.

Ami, je ne viens pas amoindrir la douleur
Que le ciel a daigné vous mesurer lui-même :
Vous voulez la porter comme un fardeau
[qu'on aime
Jusqu'au jour espéré du suprême bonheur.

J'ai voulu seulement faire vibrer ma lyre
A l'unisson sacré de vos sanglots nombreux,
Pendant que vers le ciel je fais monter mes
[vœux
Pour celle dont je vois encor le doux sourire.
DERFLA.

L'OISEAU-MOUCHE présente
ses respectueuses et sympathiques
condoléances à M. l'abbé Lapointe,
directeur du Petit Séminaire, qui
a eu la douleur de perdre sa mère,
décédée lundi dernier à la Malbaie.

Ceux qui ont connu feu Mme Lapointe, nous la représentent comme l'idéal de la mère de famille chrétienne, aussi distinguée par les qualités de son intelligence, éclairée des plus pures lumières de la foi, que par la beauté de sa vie morale, qui s'est manifestée davantage encore dans sa dernière maladie. Cette vénérable personne, après avoir été, durant sa carrière ignorée du public, l'objet évident des bénédictions du Ciel, eut encore la consolation d'être à ses derniers moments assistée par le prêtre qu'elle avait donnée à l'Eglise,

Le manque d'espace nous force à différer la publication d'un article reçu d'un élève du séminaire de Québec, et d'un compte rendu du dernier pèlerinage ouvrier à Rome, qu'un ami d'Europe—dont nous ignorons le nom—a bien voulu nous envoyer.

Un homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une.

RIVAROL.

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal.

LA ROCHÉFOUCAULD.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

VAUVENARGUES.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

EUG. TREMBLAY,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 21 Octobre 1899

L'HONORABLE JUGE ROUTHIER
et

L'«Oiseau-Mouche»

Dans un article intitulé « Labrador et Anticosti, » paru dans l'excellente *Revue canadienne*, en juillet dernier, M. le juge Routhier consacre à l'OISEAU-MOUCHE une bonne page et demie de critique.

Il y a là des éloges dont nous devons tenir compte à notre illustre ami, et dont nous le remercions bien sincèrement. Rendons aussi hommage au tour spirituel de ses réflexions sur notre petit « volatile » qu'il compare plaisamment à son homonyme emplumé.

Quant au reste, le savant écrivain passe condamnation sur l'attitude de notre minuscule journal en quelques points, et ceci nous intéresse naturellement. L'*atténuation*—dont se sert l'honorable juge—est une figure de rhétorique très permise en certains cas ; mais nous ne pouvons admettre qu'elle suffise à protéger son présent jugement contre un appel.

Passons d'abord sur la trop large part de responsabilité qu'il assigne à M. l'abbé Huard dans la fondation et dans la rédaction de l'OISEAU-MOUCHE. En effet, ce n'est pas un si grand crime d'ignorer que notre petit journal n'est pas l'œuvre d'un seul, bien que la variété de styles et de signatures, que portent ses articles, soit la preuve d'une évidente collaboration.

Passons plus légèrement encore sur les motifs déterminants du jugement. Avec un peu de bonne

volonté, on y trouverait une façon pas mal aigre douce de se montrer bon prince.

Assimilons tout cela à des questions de forme, et venons-en au mérite.

Il importe avant tout de rassurer l'honorable juge sur le nom de l'OISEAU-MOUCHE. Ce nom—avec la permission de la cour—n'est ni prétentieux ni modeste. Il n'avait à être ni l'un ni l'autre, et il reste d'autres suppositions plus justes à faire sur les intentions de ceux qui l'ont choisi.

C'est un nom gracieux, que les fondateurs de notre petit journal ont cru devoir lui donner parce qu'ils le voulaient agréable, gai, vif d'allure, jaloux de sa liberté et de ses droits, prêt à propager les saines idées et prompt à les défendre.

Rageur, il ne l'est point ; car il est chrétien jusqu'au bout des ailes. Si sa critique littéraire a blessé quelques susceptibilités, c'est par accident. Il a cru et surtout voulu dire la vérité et travailler à épurer le goût. Ne faisant partie d'aucune société d'admiration mutuelle, et ne faisant pas le commerce de l'encens, il a pour principe de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Et c'est en vertu de ce principe qu'il a touché quelquefois à des questions politico-religieuses ; mais il n'a *jamais fait de politique*, c'est-à-dire qu'il n'a jamais pris fait et cause pour un parti politique contre un autre, sur des questions purement politiques.

Et c'est pourtant cette attitude que le savant juge blâme quand il lui reproche de faire de la politique, puisque faire de la politique est, à son jugement, une faute. S'il donnait un autre sens à cette expression, il devrait louer l'OISEAU-MOUCHE, car il sait fort bien que juger les événements avec justice et d'une façon indépendante—à qui le droit, donner le droit ; à qui le tort, donner le tort—n'est pas chose répréhensible.

Mais un OISEAU-MOUCHE s'arroger semblable rôle !

L'OISEAU MOUCHE est l'organe de la jeunesse studieuse sur laquelle n'ont pas encore passé les caresses énervantes des grandeurs ;—jeunesse qui croit encore à l'honneur et aux sentiments chevaleresques ;—jeunesse qui, Dieu merci ! saurait briser son épée

plutôt que la rendre, et, nous l'espérons, donner son sang pour défendre son drapeau.

On peut appeler cela de la prévention ; mais cela ne vaut-il pas mieux, pour un journal comme le nôtre, témoin par exemple d'une persécution religieuse ou de l'apothéose d'une nullité littéraire, que d'imiter

... de Conrart le silence prudent.

Notre honorable ami, qui a eu ces fiers sentiments d'indépendance, aimera sans doute à les retrouver chez les émules de sa brillante jeunesse.

Au cas où nos paroles pourraient sembler, aux positifs, entachées de donquichottisme, rapelons tout de suite que, de nos jours, il faut être doué d'un grand courage pour oser parler franc par seul amour de la vérité.

Et encore ce courage n'est-il plus guère de mise ; mais l'OISEAU-MOUCHE a la ferme détermination de s'en inspirer.

Voilà les raisons que notre petit journal allègue pour en appeler du jugement porté contre lui.

LIVIUS.

La vie de Louis Veillot

(Suite)

Après que le second projet Villemain, habilement rapporté par MM. de Broglie et Thiers, eut été voté à la Chambre haute, et abandonné à la Chambre des députés grâce à la folie soudaine du ministre, il y eut une accalmie. Les catholiques en profitèrent pour organiser des pétitionnements et fonder le *Comité pour la défense de la liberté religieuse*. Le volume se ferme sur cet acte important de la lutte et laisse prévoir de nouvelles et émouvantes péripéties (1844-45).

M. Eugène Veillot, il faut le dire en toute justice, relate ces événements avec modération et impartialité. Montalembert y paraît dans son premier rôle et obtient les éloges et les égards qui lui reviennent à si bon droit. Louis Veillot prend une autre figure que dans l'ouvrage du R. P. Lecanuet, et, ce me semble, plus vraie. Tous les deux combattent côte à côte avec entrain. Leurs divergences d'idées, légères au début, n'ont pas encore altéré leur

amitié, et c'est d'un cœur sincère qu'ils mettent en commun leurs efforts et leurs talents au service de l'Église. On sent pourtant que l'affection de Veillot est plus vive, et que la rupture ne viendra pas de lui. Dans le livre, les dissentiments sont marqués avec délicatesse, et les difficultés intestines des premières années de l'*Univers* avouées sans détour. L'auteur ne se départ pas un instant de sa mesure et de sa sagesse.

Le rôle politique de Louis Veillot est nettement défini. On lui a reproché des tergiversations et des palinodies. Il n'en est rien. Louis Veillot n'a jamais entendu se lier à aucun pouvoir, qu'à l'Église catholique. Il ne s'est fait l'homme-lige de personne ici-bas, que du Vicaire de Jésus-Christ. Il a accepté la monarchie de Louis-Philippe parce que Rome l'acceptait, et dans la mesure où Rome permettait de l'accepter, en se réservant de discuter ses actes. Il ne se sentit jamais si libre et si content que lorsque l'*Univers* eut renoncé à toutes les avances que lui faisait le gouvernement, et qu'il se fut débarrassé lui-même de sa fonction de sous-chef au ministère de l'intérieur, fonction qu'il n'avait jamais d'ailleurs remplie. Il racontait souvent, dit son frère, qu'il s'était offert, le jour de sa libération, au café Desmares, un somptueux déjeuner, qu'il avait consommé en riant tout seul à l'ébahissement du garçon qui le servait.

Louis Veillot ne s'est pas davantage écarté de la ligne religieuse qu'il imprima dès l'origine à l'*Univers*. Il voulut en faire et il en fit un journal exclusivement dévoué aux intérêts de la religion et du pape. Et, pour le maintenir dans cette voie, où il est encore, il n'hésita devant aucun sacrifice, ne recula devant aucun adversaire, ne biaisa devant aucun intérêt humain. Ni le légitimisme, ni le philippisme, ni le gallicanisme, ni le libéralisme, ne lui en imposa, ni ne le fit dévier du droit chemin qu'il s'était tracé. L'*Univers*, à cette date, comme aujourd'hui, c'était le bon journal.

Ce récit des premières luttes du journaliste donne un puissant intérêt au livre de M. Veillot. Mais quel charme ne tire-t-il pas

de la vie intime du grand écrivain, de ses relations, et de la genèse de ses écrits !

Louis Veillot avait un tempérament essentiellement littéraire ; et, si ce n'était un chrétien avant tout, ce serait un littérateur avant tout. Il avait lu les anciens et les modernes, et son style est fait de leur moelle. Son esprit n'était jamais en repos ; quand il ne lisait pas, il composait. A cette date de 1845, il a déjà écrit à travers les multiples occupations du journal, et pour ne parler que des livres, les *Pèlerinages de Suisse*, *Pierre Saintive*, le *Saint Rosaire médité*, le *Sub tuum*, *Rome et Lorette*, les *Français en Algérie*, les *Nattes* et l'*Honnête femme*. Que n'eût-il pas fait s'il n'eût vu dans le journalisme militant une impérieuse vocation ? Il dit quelque part que sa tête était chargée de poèmes, qui ne demandaient qu'à éclore et à fleurir. Il aime mieux sacrifier toute une vie de légitimes jouissances, et se consacrer à des labeurs pénibles et incessants, pour lesquels il n'éprouvait naturellement que de la répugnance. Et c'est ici qu'il faut admirer le chrétien et le fils dévoué de l'Église. Il y aurait à s'étendre davantage sur l'écrivain. Mais M. Veillot en fera probablement l'objet d'un chapitre spécial quand il jugera l'œuvre entière de son frère. Jetons plutôt un regard sur sa vie de famille et sur ses relations d'amitié.

Ceux qui ont parcouru la *Correspondance* de Louis Veillot connaissent déjà, et ceux qui liront le présent ouvrage connaîtront ce que fut cet homme de cœur et d'esprit, et quelle douceur on goûtait dans son commerce ; quel plaisir il trouvait lui-même dans la société de ses proches et de ses amis.

Après la mort des parents, Louis Veillot prit chez lui, à Paris, son frère et ses deux sœurs, Annette et Élise. Le logement était modeste, mais le bonheur y habitait. Sa conversion opérée, Louis avait travaillé à celle d'Eugène, était parvenu, la grâce aidant, à le gagner, et se l'était associé au journal. Pour les sœurs, elles lui donnèrent pas mal de soucis. Au prix de travaux acharnés, il les fit instruire au couvent des Oiseaux, et ne voulut jamais se marier qu'il n'eût assuré leur avenir. Ce fut

une grosse question que celle de son mariage. Il hésita longtemps, eut plusieurs velléités passagères. Voici comment il raconte que, finalement, l'affaire se conclut : " Je me suis marié à 32 ans, un peu par hasard, comme tout le monde. Deux abbés, dont l'un connaissait ma future et un peu moi, l'autre moi et un peu ma future, avaient arrangé cela avec les parents de Mathilde Murcier, très petits bourgeois de Versailles, fort simples chrétiens. Ils me dirent que ce mariage me convenait, je me laissai faire." Il n'eut pas à s'en repentir. Car la femme que Dieu lui donna était digne de lui, comme il était digne d'elle. Il trace son portrait dans un récit inédit qui clôt ce premier volume de sa vie, et qui n'est autre chose qu'un suave épithalame.

Louis Veillot noua des amitiés impérissables. Il compta parmi ses amis les plus illustres évêques de ce siècle : Mgr Parisi, Mgr Gerbet, Mgr de Salinis, Mgr Clausel de Montals, le cardinal Gousset ; dans le clergé sacerdotal, l'abbé Combalot, dom Guéranger, le P. de Ravignan ; dans les lettres, M. Foisset, Edouard Ourliac, Henry de Riancey, Alphonse Toussenel, et combien d'autres ; dans la politique, M. Guizot ; dans l'armée, le maréchal Bugeaud, dont il fut le secrétaire six mois en Algérie ; dans tous les rangs de la société, des chrétiens fervents qu'il avait convertis, des partisans zélés de la cause catholique, des âmes d'élite qui s'ouvraient à lui comme à leur confident et à leur conseiller. Cet homme fut aussi fortement aimé qu'il aimait fortement. Il est vrai qu'il fut aussi cordialement détesté, mais, on l'a dit souvent, ce n'est pas là le privilège des âmes médiocres. Son amitié n'était pas platonique. S'il avait pour ceux qu'il aimait des tendresses infinies, et si son prosélytisme se traduisait en conseils et en leçons, que lui seul d'ailleurs savait donner comme il les donnait, jamais il ne balança, dans l'occasion, à payer de sa personne et de sa bourse. Beaucoup de personnes lui durent leur retour à la pratique de la religion. Ce fut une des formes d'affection les plus chères à son cœur.

ABNER,

(A suivre.)

Un congé d'hiver au Séminaire de Chicoutimi

Aux élèves de l'École Saint-Joseph-des-Tuileries (Paris)

MESSIEURS ET CHERS AMIS,

Vous ne sauriez croire combien votre lettre nous a été agréable. Ce n'est pas souvent que nous recevons des lettres directement de Paris, nous autres écoliers de Chicoutimi. C'est si loin, Paris !

Vous nous décrivez de bien jolies choses : une Exposition de fleurs. Oh ! que cela doit être beau et comme cela doit sentir bon ! Puis, vous nous demandez, en retour, le récit de quelqu'une de nos fêtes ou de nos excursions. C'est très bien, nous nous rendons avec joie à votre désir.

Comme notre excellent ami Albert, je parle au nom de tous mes confrères. Ces braves confrères, ils ont cru vous intéresser en me chargeant de vous dire comment nous passons généralement nos congés d'hiver au collège.

D'abord, il fait froid, l'hiver, en Canada, mes amis ; il fait toujours froid. Vous autres Européens, je crois bien que vous n'iriez pas loin par exemple sous un froid de -40°F . ; mais le froid n'est pas toujours aussi grand que cela, et il est très rare qu'il atteigne ce point du thermomètre ; en moyenne il descend à 10° ou 15° degrés au-dessous de zéro. C'est froid tout de même, n'est-ce pas ? Ne vous voyez-vous pas frissonner déjà... pour nous ! Mais ne craignez rien : ce froid-là ne prend pas sur nous. Je suppose qu'en France comme ici le mot congé a le même sens magique, le même effet irrésistible sur tout cœur vraiment écolier. D'ailleurs, nous sommes habillés si chaudement, nos fourrures sont si épaisses que le pôle Nord même ne nous ferait pas peur.

Le prélude de la journée est, pour l'ordinaire, assez varié. Pour quelques-uns, c'est un bon plongeon dans la neige. Un plongeon dans la neige ! dites-vous. Eh oui ! Je comprends votre étonnement. A Paris, je crois bien que les bancs de neige sont assez rares. Quelle stupéfaction pour vous, chers cousins, si, un bon matin, vous trouviez accumulés dans votre cour trois ou quatre pieds de neige !

Je dis : pour quelques-uns ; mais, à vrai dire, ceci est l'exercice favori des petits en général. Ces petits ne sont pas frileux, je vous en donne ma parole. Pour nous, les grands et les moyens, nous dédaignons le plongeon. Quelque chose de plus noble et de plus intéressant occupera notre avant-midi. Je veux parler de notre patinoir ; car, mes amis, nous avons un patinoir, un beau et grand patinoir. Il a quatre-vingts pieds de longueur sur une quarantaine de largeur, et sa situation est des mieux choisies et des plus agréables. Imaginez, à quatre ou cinq pas du Séminaire, une terrasse assez élevée, toute recouverte d'un lac gelé, un miroir immense de glace fine et bleue, entourée de remparts épais, d'une couple de pieds de hauteur, également de glace, et vous aurez une idée de notre patinoir. Et ce qu'il a de remarquable, c'est qu'il est en plein air. Ainsi, tout en nous amusant très bien, nous

pouvons respirer à pleins poumons un air pur et vivifiant. C'est là que, une partie de la journée, une cinquantaine de confrères, légers comme des hirondelles, rapides comme le vent, prennent leurs ébats, tracent, à qui mieux mieux, sur le fier cristal, mille et mille figures diverses. Mais voici une collision ; voyez : deux imprudents se sont rencontrés et heurtés. Ils chancellent ; mais pas d'accident, pas de perte de vie surtout ; un moment d'arrêt, d'immobilité, puis un bon élan et nos deux champions reprennent avec grâce leur équilibre. Quel plaisir de se sentir ainsi emporté sans effort et sans fatigue !

Mais voici l'heure d'une promenade à la raquette. Si vous le voulez bien, mes bons amis, nous allons faire ensemble cette promenade.

Je doute fort cependant que vous connaissiez beaucoup ce genre de sport. Disons d'abord ce que c'est qu'une raquette. Mais n'allez pas croire que je veux vous mettre sur le même pied que ce pauvre Européen qui, au retour d'un voyage en Canada, où il avait entendu dire que les habitants de ce pays faisaient, l'hiver, de longues marches en raquette, racontait à ses compatriotes que les Canadiens, gens peu frileux, faisaient sur la neige de longues marches en jaquette. Sans être en effet très frileux, nous avouons que ce genre d'exercice est pourtant au-dessus de nos forces.

La raquette a environ deux pieds et demi de longueur sur un de largeur ; elle est de forme ovale se terminant en pointe à peu près semblable à la semelle d'une chaussure. Le tour en est fait de bois pliant dont les deux bouts se joignent en arrière ; tout le reste est entièrement rempli par des lanières de peau de caribou ou d'original entrelacées tort joliment. Nous nous en attachons une à chaque pied, et nous pouvons marcher ainsi sur la neige molle et sèche, tout à fait comme si nous marchions sur un chemin. Mais vous aurez certainement occasion d'en voir un modèle à votre Exposition de 1900.—A propos de cette fameuse Exposition, je vous invite, pendant que vous y serez,—car vous irez sans doute y faire une visite—à jeter un coup d'œil sur les cahiers que nous y allons envoyer. Ce n'est pas que ce soient des modèles, tant s'en faut ; mais nous espérons que cela vous sera d'autant plus agréable que la connaissance est faite maintenant entre nos deux collèges. Cela dit, revenons à nos moutons.

Il fait un froid de loup. Chacun de nous, donc, muni d'une bonne paire de raquettes et habillé le plus légèrement, et en même temps aussi chaudement que possible, se met bravement en marche. Telle une tribu d'Esquimaux du Groenland partant pour la chasse.

Devant nous s'étend, à perte de vue, une immense nappe de neige blanche dont nos yeux peuvent à peine supporter l'éclat. Nous arrivons bientôt sous bois, et là, nos regards sont arrêtés par ces longues branches où des flocons de neige ont pris la place des feuilles tremblantes. De temps en temps, nous traversons un petit bois de sapins : la neige y est plus épaisse, mais l'air est

moins vif. C'est d'ordinaire en ces endroits que nous faisons halte.

Mais il se fait tard ; retournons sur nos pas. Pour nous reposer de nos fatigues et couronner agréablement la journée, nous allons assister ensemble à une joute de "hockey." Il y en a presque tous les jeudis. Nos confrères nous attendent ; nous n'avons plus que le temps d'enlever nos raquettes : et en route pour le patinoir de la ville. Cette joute a lieu entre le club de la ville, qui a nom "je Victoria", et le nôtre. Une joute de "hockey" dure une heure, heure intéressante et pleine d'émotions, s'il en fût jamais, tant pour le spectateur que pour le joueur. Les deux clubs sont placés aux deux extrémités du patinoir. Chaque joueur est muni d'un bâton recourbé, "stick", approprié pour ce genre d'exercice. A un signal donné par le chef, l'un et l'autre des deux camps s'évertue à faire passer à l'aide des "sticks" une "puck" dans le but, goal, de son adversaire. Pauvre glace et, souvent, pauvres jambes ! que de coups de ces terribles bâtons ne subissent-elles pas ! Celui des deux clubs qui, pendant l'heure de la joute, fait passer le plus de fois cette "puck" dans le but adverse, est proclamé victorieux. Il y a, outre les joueurs, des "referees," c'est-à-dire des juges en seconde instance, des "umpires", en première instance, et des réserves qui remplacent, en cas d'accident ou indisposition, ceux de l'équipe qui sont forcés de se retirer de la lutte.

Une partie de "hockey" est une véritable bataille. Le chef, un vrai général ; les principaux grades, voire même les armes, tout en approche.

Comme vous voyez, ces divers amusements ont pour but de nous rendre forts et de nous conserver le plus possible la vigueur et l'endurance de nos pères, ces vaillants Français qui connaissaient, eux, ce que c'était qu'une bataille sur la neige, sur la glace, partout. Ces braves, ils n'hésitaient pas à faire des cents lieues à la raquette, le fusil sur l'épaule, et la hache dans la main, pour aller, par exemple, s'emparer d'un vaisseau anglais à la baie d'Hudson. Ah ! ce temps-là, il est bien loin de nous ; mais nous faisons en sorte de le faire revivre dans nos jeux. Puisse-t-il y avoir parmi nous un d'Iberville, un Montcalm ou un Lévis !

Quant à nos amusements d'été, ils sont non moins variés et non moins agréables ; j'espère que plus tard quelqu'un de nous vous en parlera. Vous verrez que nous n'en manquons point ; mais veuillez ne pas attendre de notre part que nous parlions de visites à l'Exposition des fleurs. Ces visites, nous sommes certains, nous petits Saguenéens, de les attendre encore longtemps, et de nous contenter des modestes fleurs qui poussent çà et là dans nos champs et dans nos parterres.

Maintenant, je confie cette lettre à notre petit Oiseau-Mouche. J'espère que, malgré la distance qui sépare nos deux pays, et les fatigues d'un si long voyage, il vous la remettra saine et sauve. En terminant, j'ose vous dire au revoir, et je vous donne, à tous, la main au nom de tous mes condisciples.

DAMASE POTVIN, élève de Belles-Lettres.